Document generated on 06/03/2025 2:25 a.m.

L'Actualité économique

Joan Robinson et la théorie économique
Joan Robinson and Economic Theory

A. Asimakopulos

Volume 60, Number 4, décembre 1984

URI: https://id.erudit.org/iderudit/601315ar
DOI: https://doi.org/10.7202/601315ar

See table of contents

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (print)
1710-3991 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Asimakopulos, A. (1984). Joan Robinson et la théorie économique. *L'Actualité économique*, *60*(4), 521–552. https://doi.org/10.7202/601315ar

Article abstract

This essay examines Joan Robinson's writings in five areas where her scientific contributions were significant: (1) the economics of imperfect competition, (2) the theory of employment, (3) the theory of accumulation in the long run, (4) the concept of capital and the production function, and (5) the treatment of time in economics as reflected in her writings on the theme of history versus equilibrium.

Tous droits réservés © HEC Montréal, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'Actualité Économique. Revue d'analyse économique, vol. 60 no 4, décembre 1984.

Joan Robinson et la théorie économique

A. ASIMAKOPULOS
Université McGill

L'auteur examine l'œuvre scientifique de Joan Robinson dans cinq domaines où ses contributions furent notables : (1) l'analyse de la concurrence imparfaite, (2) la théorie de l'emploi, (3) la théorie de l'accumulation à long terme, (4) la notion de capital et la fonction de production, et (5) le traitement du temps en économique, tel que reflété dans ses travaux sur l'histoire et l'équilibre.

Joan Robinson and Economic Theory. — This essay examines Joan Robinson's writings in five areas where her scientific contributions were significant: (1) the economics of imperfect competition, (2) the theory of employment, (3) the theory of accumulation in the long run, (4) the concept of capital and the production function, and (5) the treatment of time in economics as reflected in her writings on the theme of history versus equilibrium.

1. *Introduction*

> « Lorsque je suis arrivée à Cambridge (en octobre 1921) pour étudier l'économie, je ne savais pas trop de quoi il était question. J'espérais confusément que cette discipline m'aiderait à comprendre la pauvreté et les moyens permettant d'y remédier. Je croyais aussi que l'économie offrirait une base de raisonnement rationnel plus large que l'histoire (mon sujet d'étude) tel qu'on l'enseignait à cette époque-là. » (1978a, ix).[1]

Cette citation met en évidence les motivations de Joan Robinson pour aborder l'économique. Son intérêt pour la question de la répartition des revenus et son aversion pour ce qu'elle considérait n'être que des théories justificatives de la répartition existante ne se sont jamais démentis. Son œuvre est marquée par une argumentation claire et bien structurée ne laissant pas de place à l'équivoque et à l'interprétation. Elle s'est intéressée à plusieurs questions notamment la théorie de la concurrence imparfaite, la théorie du commerce international, en incluant des réflexions sur la

1. Toutes les références où seules les dates sont mentionnées sont relatives aux écrits de Robinson. Les références aux pages des articles apparaissant dans les volumes d'articles colligés réfèrent aux pages de ces volumes, mais les dates de publication originale seront indiquées dans le texte ou dans la liste des références.

philosophie économique (1963) et une esquisse d'interprétation économique de l'histoire (1970). L'envergure et le volume des écrits de Robinson (outre plusieurs livres, il y a six volumes d'articles colligés) rendent difficile une évaluation critique de sa contribution, et cela même dans le cadre d'un article assez long. Le présent article se concentrera sur ses écrits dans cinq domaines principaux : (i) l'analyse de la concurrence imparfaite ; (ii) la théorie de l'emploi ; (iii) la théorie de l'accumulation à long terme ; (iv) le concept de capital et la fonction de production ; et (v) le problème du temps en économie, à partir de ses écrits sur le thème de l'histoire et l'équilibre.

Ce découpage des travaux de Robinson vise à faciliter la présentation, il ne reflète pas l'opinion que sa contribution à la théorie économique doive être scindée de cette façon. Le problème du temps est touché dans toutes les sections mais dans certaines, il est mis de côté pour faciliter une analyse rigoureuse, alors que dans d'autres il est traité au début, et les limites qu'il impose au développement analytique sont soulignées. Dans chacune des quatre premières sections il est également fait mention des facteurs influençant la répartition des revenus.

Robinson était une économiste de Cambridge, et comme tous les économistes de Cambridge elle a subi l'influence d'Alfred Marshall. Elle écrivait qu'étant étudiante, elle fut repoussée par son moralisme et intriguée par son concept d'une firme représentative. Plus tard, sa perception de Marshall s'est modifiée. Bien qu'il ait négligé le problème du temps, il en était conscient et il se donna beaucoup de mal pour éviter les pièges de la méthodologie néoclassique. C'est Pigou qui le poussa vers l'équilibre stationnaire (1978, xi). Cambridge était une sorte de milieu autosuffisant et il procura à Robinson les théories critiques et les développements nécessaires pour lui permettre d'aboutir à ses propres formulations. Ainsi, il convient de signaler dans ce contexte les travaux stimulants de John M. Keynes et de Piero Straffa ainsi que ceux de Richard Kahn, un collaborateur régulier. Nicholas Kaldor s'est joint au groupe plus tard ; son influence s'est beaucoup faite sentir au niveau de la formulation d'une approche du problème de l'accumulation en longue période. Mentionnons également le rôle de Roy Harrod qui, même s'il était en poste à Oxford, étudia l'économie à Cambridge avec Keynes. Robinson fut aussi influencée par Knut Wicksell lors de l'élaboration de son modèle d'accumulation, lorsqu'elle tentait d'interpréter l'accumulation dans le contexte d'un état donné de connaissance technique (un concept qu'elle désavoua plus tard). Toutefois, les influences « externes » les plus importantes furent celles de Michal Kalecki et de Karl Marx. De Kalecki, elle tira la formule de la théorie de la demande effective et l'inspiration de la théorie de la répartition des revenus. De Marx, elle dériva le concept d'un système économique capitaliste avec ses « règles du jeu » (1942).

2. *L'économie de la concurrence imparfaite*

> « ... tout le problème du temps a été négligé. Il n'y a pas de distinction claire dans le livre entre les relations de court et de long termes ou entre le futur et le passé... » (1978a, x).

Le premier ouvrage économique d'importance écrit par Robinson est *The Economics of Imperfect Competition,* publié en 1933. Ce livre ainsi que celui de Chamberlin intitulé *Theory of Monopolistic Competition,* publié la même année, représentent les ouvrages majeurs de la « révolution de la concurrence imparfaite ». Les techniques analytiques qui y sont développées allaient devenir des sujets de base des manuels de microéconomie. Les deux livres furent d'abord considérés comme deux versions de la même théorie, à la différence de la terminologie propre à chacune, alors qu'en fait les questions traitées par les auteurs divergent de façon importante. En particulier Chamberlin s'est davantage préoccupé du problème de la définition d'une courbe de demande déterminée pour une firme individuelle produisant un produit différencié que ne le fit Robinson. Robinson reconnaissait que pour une industrie en situation de concurrence imparfaite une difficulté survient du fait que la courbe de demande individuelle du produit de chacune des firmes est fonction dans une certaine mesure de la politique de prix des autres (1933, 21). La difficulté fut alors évitée par l'hypothèse radicale que la courbe de demande individuelle présente le plein effet sur les ventes de cette firme résultant de toute modification du prix demandé, que cela provoque ou non un changement dans les prix demandés par les autres (*ibid*). Robinson nota également qu'en considérant la demande dans le cadre d'un diagramme en deux dimensions (avec le prix sur un axe et la quantité sur l'autre), un aspect important du temps était négligé puisque le prix demandé pouvait modifier la position de la courbe de demande dans le futur. Elle ne voyait pas comment résoudre ce problème et décida que ces complications seraient ignorées, en postulant qu'il est légitime de faire usage d'une courbe de demande en deux dimensions, sans chercher à savoir comment elle est établie (*ibid*, 23). Le livre de Chamberlin ne traite pas de ce problème. Il considéra la période courante, celle pour laquelle le prix et la quantité de production sont déterminés, comme étant indépendante pour la firme individuelle, sans reconnaître la nature très particulière d'une telle hypothèse pour toutes les firmes à l'exception de celles en situation de concurrence parfaite. La maximisation des profits à court terme (le point de rencontre du revenu marginal et du coût marginal) pour une firme en situation de concurrence monopolistique a été confondue avec la maximisation des profits en général (e.g. Chamberlin 1948, 193). Tel qu'elle le mentionnait dans la préface, le point de départ du livre de Robinson est l'article de Sraffa paru dans le *Economic Journal* de 1926, « The laws of Return Under Competitive Conditions ». Il y affirmait que

la majorité des firmes manufacturières opéraient dans des conditions de coûts décroissants[2]. Les limites aux ventes de la firme sont établies par une courbe de demande de pente négative pour les produits de cette firme, avec différents groupes d'acheteurs plus ou moins fidèles aux produits des différentes firmes. Robinson développa alors les implications de ces courbes dans le seul but de déterminer les prix et la quantité.

Shackle notait que son approche représentait quelque chose de nouveau dans le raisonnement économique (Shackle 1967, 53). En particulier, il souligna les points suivants : le soin et la profondeur de l'énoncé des définitions et des hypothèses, la franchise de sa déclaration concernant la nature abstraite de l'analyse, le caractère systématique de la présentation qui, dès le départ, informe le lecteur et l'initie à la technique des courbes de moyenne et des courbes marginales, sans leur conférer à cette étape de la démonstration un pouvoir explicatif particulier.

Si l'objectif du livre de Robinson est d'aider à expliquer la détermination des prix des biens manufacturiers, il n'y parvient que moyennant de sérieuses faiblesses. Il ne traite pas de la dynamique de la différenciation du produit, des coûts de vente, de l'oligopole, de l'incertitude à laquelle font face les firmes lors de la détermination de leurs courbes de demande, et de la différence entre la maximisation des profits à court terme et la maximisation des profits en général qui est le but premier poursuivi par une firme individuelle dont l'intérêt est la survie et la croissance. Robinson est devenue bien consciente de ces faiblesses, et dans un article paru en 1953, « Imperfect Competition Revisited », elle qualifia son livre de didactique et ses hypothèses d'inadéquates pour analyser les problèmes des prix, de la production et de la répartition tels qu'ils se présentent dans la réalité (1960, 222). Elle jugeait que sa plus grande faiblesse était de ne pas tenir compte adéquatement du problème du temps (*ibid.*, 234). Lorsqu'elle écrivit ces critiques, elle avait le sentiment qu'on ne pouvait développer de cadre général simple pour expliquer les politiques de prix des firmes dans le secteur manufacturier. Il s'agit là d'une position qu'elle n'a jamais vraiment abandonnée bien qu'elle fit usage de techniques de détermination des prix basées sur les coûts dans son livre *Accumulation of Capital*. Elle développa la notion de « prix subjectif normal », dont la ressemblance avec certaines versions de la « tarification au coût intégral » (qu'elle avait critiqué plus tôt dans certains de ses écrits) a été signalée[3].

---

2. En réexaminant son ouvrage sur la concurrence imparfaite, Robinson écrivait en 1969 dans la préface à la deuxième édition : « La concurrence imparfaite venait expliquer le fait que dans le monde ambiant (en 1930) toutes les usines opéraient plus ou moins à temps partiel. » (1969, vi).

3. Elle fut probablement influencée par le fait que Kalecki faisait usage de prix manufacturiers « basés sur les coûts » (Kalecki, 1943 et 1971, 43-61) mais elle s'aquitta de sa dette envers Kalecki de la même façon que de celles envers Keynes, Wicksell et Marshall, qui n'ont pas toujours été remerciés (1956, vi).

Ce prix est obtenu en ajoutant une marge brute aux coûts unitaires calculés pour donner un profit que les entrepreneurs concernés jugent compatibles (sur la base de l'expérience passée) avec la capacité de production de la situation de court terme considérée. Lorsque des fluctuations dans la production sont attendues et considérées comme normales, le prix subjectif normal peut être calculé sur la base d'un taux de production standard ou moyen plutôt que sur celle de la capacité (1956, 186). Dans les marchés qui sont concurrentiels dans la courte période des variations dans la demande par rapport à la capacité de production peuvent faire dévier les prix comparativement aux prix subjectifs-normaux, ceux-ci tendant à chuter sur les marchés d'acheteurs et à augmenter sur les marchés de vendeurs. La préface de la deuxième édition du livre *Economics of Imperfect Competition* préconise l'usage d'une tarification basée sur les coûts pour analyser les industries manufacturières mais en mettant plus d'emphase sur la stabilité des prix par rapport aux coûts. « Les prix du secteur manufacturier dans ce cas sont des prix administrés. Sous l'influence de fluctuations de courte période dans la demande, les prix varient peu pourvu que les coûts monétaires restent constants... Les déplacements de la demande influencent fortement les profits, mais très peu les prix » (1969a, vii - viii). Mais Robinson s'est toujours montrée prudente lorsqu'il s'agissait d'énoncer comment la composante de profit net de la marge sur les coûts de base était déterminée. Elle nota seulement que l'influence de la demande ne pouvait être ignorée (*ibid*, vii).

Il y a deux parties de ce livre dont Robinson était encore satisfaite lorsque la préface à la deuxième édition fut rédigée. Elle avait le sentiment que l'analyse de la discrimination des prix était encore utile, et, « ce qui pour moi était essentiel, j'ai réussi à prouver dans le cadre de la théorie orthodoxe, que les salaires ne sont pas normalement égaux à la valeur de la productivité marginale du travail » (*ibid*, xii). Cette preuve était cependant plutôt une question de définitions dans la mesure où l'hypothèse orthodoxe d'une offre de travail parfaitement élastique à la firme individuelle était maintenue. Son analyse montrait que dans ce cas, à l'équilibre, le salaire serait égal à la valeur pour la firme du produit marginal du travail. Il peut être démontré que l'exploitation se produit en concurrence imparfaite seulement si celle-ci est définie comme une situation où « le salaire est moindre que le produit marginal physique... évalué au prix auquel il est vendu » (1933, 283)[4]. C'est précisément ce qu'elle fit.

4. Cf. Chamberlin 1948, 177-90.

3. *La théorie de l'emploi*

> « Keynes... libéra le raisonnement du champ de l'équilibre atemporel, et le situa dans le présent, entre un passé irrévocable, et un avenir incertain » (1971, 89)

> « Sur le plan de la théorie, la révolution réside d'abord dans le changement de conception, qui évolue de l'équilibre vers l'histoire ; du principe des choix rationnels vers les problèmes de décisions basées sur l'empirisme ou des conventions... La révolution keynésienne réside également dans la reconnaissance explicite que dans une économie industrielle, le niveau des prix est principalement conditionné par le niveau des taux de salaire monétaire » (1980, 170 et 173).

Robinson faisait partie d'un petit groupe de penseurs étroitement associés aux discussions ayant mené à la rédaction de la *Théorie Générale*[5] ; elle fut une lectrice attentive des dernières versions du livre[6] et elle contribua de façon importante à la littérature suscitée par la théorie de Keynes[7] et elle tenta de prolonger son analyse. Au début, ses écrits se sont attachés à la structure analytique et aux concepts apparaissant dans la *Théorie Générale*, mais elle devint par la suite plus critique vis-à-vis certains aspects de cette dernière. Tel que l'indiquaient les citations précédentes, Robinson en vint à considérer plus tard que ses points de vue sur l'importance du temps étaient partie intégrante du « message » de la *Théorie Générale*[8]. Certaines indications contenues dans le résumé que fit Keynes de sa théorie dans le *Quarterly Journal of Economics* de 1937 tendent à corroborer cette opinion. Cependant Robinson n'a pas fait de cette question un thème régulier de ses écrits avant les années 60.

---

5. Elle était avec Richard Kahn, James Meade, Austin Robinson et Piero Sraffa un membre important du « Circus », un petit groupe qui s'est réuni régulièrement au cours de la période janvier-mai 1931. Les résultats de leurs discussions ont été transmis à Keynes par Kahn, et ils influencèrent plus tard la rédaction de la *Théorie Générale* (Keynes 1973a, 337-43).

6. La correspondance entre Robinson et Keynes dans le volume XIII des écrits colligés de Keynes, éclaire son rôle de critique sympathique, mais parfois impitoyable. Elle sentit le besoin d'écrire dans une lettre de 1932, « Vous devez me pardonner mes manières brusques dans la discussion. » (Keynes 1973a, 378). Commentant certaines des épreuves de l'article de Robinson, *Essays in the Theory of Employment*, Keynes écrivit, « Votre férocité pourrait possiblement vous causer des ennuis en certains milieux... » (Keynes 1937b, 147).

7. Les talents de communicateur de Robinson furent également mis à contribution pour faire accepter par des gens de sa génération la théorie keynésienne. Abba Lerner fut l'un de ceux qu'elle influença (1978, XV). Après la publication de l'article de Lerner portant sur la *Théorie Générale* dans le *International-Labour Review* d'octobre 1936, elle écrivait à Keynes, « Ne croyez-vous pas que Lerner me fait honneur ? » (Keynes 1973b, 148).

8. Elle s'est montrée consciente du problème du temps très tôt dans la correspondance précédant la *Théorie Générale*, mais comme pour *Economics of Imperfect Competition*, le problème fut mis de côté. Dans une lettre adressée à Keynes en mai 1932, on trouve : « Il y a un élément temporel qui ne peut pas être traité sur une 3e dimension. Mais le Temps est un ennemi commun à chacun de nous. » (Keynes 1937a, 378).

La théorie keynésienne a été élaborée dans un contexte de courte période marshallienne avec une capacité productive donnée[9]. Cette période s'est vue octroyer une dimension temporelle historique par Marshall; quelques mois ou une année, (Marshall 1920, 379). Son usage par Keynes semble impliquer l'acceptation de cette dimension temporelle approximative. Pour Keynes, le niveau d'emploi était fonction des anticipations de court terme des entrepreneurs en relation avec les prix qu'ils peuvent obtenir pour leurs produits, et de leurs courbes d'offre de courte période. Il postula que les biens manufacturés sont vendus dans des conditions de concurrence et que ces courbes d'offre individuelles composaient sa fonction d'offre agrégée (cf. Asimakopulos, 1982). Dans son économie fermée où les dépenses gouvernementales n'étaient pas considérées, les prix que les entrepreneurs reçoivent et les bénéfices réalisés étaient liés aux seules dépenses d'investissement et de consommation. Ces résultats réels pouvaient être différents des résultats anticipés, et dans la mesure où ces différences conduisaient à des changements dans les anticipations de courte période, il y aurait à court terme, variation dans le niveau de l'emploi[10]. Keynes porta une attention limitée à ce processus d'ajustement des résultats attendus aux résultats réalisés et aux changements qui en résultent dans l'emploi et le degré d'utilisation de la capacité de production. Concernant cette différence entre le revenu anticipé et le revenu réalisé par un entrepreneur suite à une décision particulière, il écrivait dans ses notes de cours de 1937: «j'ai le sentiment qu'il s'agit d'une question secondaire, et à trop lui donner d'importance, on néglige ce qui importe vraiment. En effet, la théorie de la demande effective demeure essentiellement la même si nous supposons que les anticipations de courte période se réalisent toujours» (Keynes 1973 b, 180-1). Dès lors, il se concentra sur des situations d'équilibre de court terme où les anticipations de court terme se réalisent toujours, les niveaux d'investissement sont égaux aux investissements planifiés et où la relation entre la consommation et le revenu est telle que souhaitée. Son énoncé de synthèse se présente comme suit: «... à l'équilibre, le volume de l'emploi est relié à (i) la fonction d'offre agrégée..., (ii) la propension à consommer... et (iii) au volume d'investissement... Voilà l'essence de la Théorie Générale de l'emploi» (Keynes 1936, 29). Keynes soutenait qu'il n'y avait pas de raison d'espérer qu'en général le volume d'investissement et la propension à

9. Robinson faisait état de cette préoccupation avec vivacité: «Keynes s'est à peine penché sur les rebords de la courte période pour y scruter au loin l'effet de l'investissement lorsqu'on augmente le stock d'équipement productif.» (Robinson 1978b, 14).

10. Keynes écrivait que «le comportement de chaque firme individuelle lorsqu'elle décide de sa production quotidienne est déterminé par ses anticipations de courte période. Dans une note de bas de page référant au terme «quotidiennement» il explique: «Quotidiennement signifie l'intervalle le plus court après lequel la firme est libre de réviser sa décision concernant le nombre d'emplois à offrir. Il s'agit pour ainsi dire de l'unité de temps économique minimum effectif» (Keynes 1936, 47).

consommer détermineraient un niveau d'emploi équivalent au niveau du plein-emploi.

L'établissement d'une relation entre l'épargne et l'investissement, faisant de l'investissement le principe moteur de l'épargne, est la partie centrale de la théorie keynésienne. En tout temps, l'épargne doit être égale à l'investissement selon la définition même de ces termes dans la *Théorie Générale*. Mais lorsque cette égalité prend la forme d'une relation d'équilibre, l'épargne étant adéquatement proportionnée au revenu, Keynes (et Robinson) interprétaient cette égalité comme une relation causale où l'investissement détermine l'épargne par le biais de ses effets sur la production. Comme l'écrivait Robinson en considérant un accroissement des investissements: «l'investissement détermine le niveau de revenu approprié pour inciter les individus à épargner à un taux égal au taux d'investissement... Cependant l'argument n'est pas réversible. Le désir d'épargner n'accroît pas l'investissement» (1937b, 10). La première partie de cette citation suppose une situation d'équilibre de courte période où le multiplicateur a acquis sa pleine valeur. Mais en général, il faut compter un certain délai avant que tous les effets du multiplicateur se fassent sentir. Cette question n'a pas reçu toute la considération qu'elle méritait dans la *Théorie Générale*. La question temporelle a été embrouillée par Keynes avec sa «théorie logique du multiplicateur lequel s'applique de façon continue, sans retard temporel, à tout moment» (Keynes 1936, 122). Cette construction était basée sur une définition très particulière de la propension marginale à consommer, *viz.* le rapport entre l'augmentation de l'investissement à un moment quelconque et l'accroissement du revenu à ce moment-là (*ibid.*, 115). Robinson mentionna ce problème lorsqu'elle commentait en 1969 son *Introduction to the Theory of Employment* de 1937. Elle notait que le passage cité plus tôt et extrait de ses travaux, contient implicitement l'hypothèse d'un délai négligeable dans l'ajustement de la consommation au revenu. Le multiplicateur représente la variation du revenu appropriée à une variation de l'investissement. Lorsque les délais ne sont pas négligeables, le revenu approprié à un niveau d'investissement ne peut en général être atteint avant que le niveau d'investissement ait changé, de sorte que l'égalité exacte entre le taux d'investissement et le taux *approprié* d'épargne ne peut jamais se réaliser (1969b, xiv).

L'énoncé à l'effet que le désir accru d'épargner n'accroît pas l'investissement (Robinson, 1937b, 10) est basé sur l'hypothèse implicite que l'offre de financement (que Robinson reconnaissait nécessaire pour permettre à l'entrepreneur d'accroître le taux d'investissement) est indépendante du taux d'épargne ou du degré de frugalité de l'économie. En cela, Robinson suivait Keynes qui maintenait que «le marché de l'investissement peut devenir congestionné en raison d'un manque de liquidité. Il ne peut jamais devenir congestionné en raison d'un manque d'épargne. Il s'agit

de ma conclusion la plus fondamentale en ce domaine » (Keynes 1937, 669). Dans certaines circonstances particulières, il est possible que ce soit le cas, mais la structure des taux d'intérêt peut se modifier et provoquer des effets néfastes sur l'investissement, si l'épargne disponible pour l'achat de titres à long terme est faible par rapport à l'investissement que les firmes voudraient réaliser (Asimakopulos 1983)[11].

La *Théorie Générale* contient deux approches à la détermination du taux d'investissement. La première est présentée dans le chapitre 11 et elle relie l'investissement à l'efficacité marginale du capital et au taux d'intérêt. La deuxième est présentée au chapitre 12 et elle met l'accent sur l'incertitude fondamentale concernant les résultats des décisions d'investissements ; cette incertitude rend d'ailleurs suspect tout calcul de rentabilité anticipée tel que l'efficacité marginale du capital.

> « C'est probablement davantage l'influence des 'esprits animaux' qui pousse à prendre des décisions positives dont les conséquences ne seront connues que plus tard — un besoin spontané d'action plutôt que d'inaction, et non un froid calcul d'une moyenne pondérée de bénéfices quantifiés multipliée par des probabilités de réalisation. » (Keynes 1936, 161)

C'est sur cette dernière approche que Keynes mettait l'accent dans son article du *Quarterly Journal of Economics* de 1937 et c'est également l'approche retenue par Robinson dans ses derniers écrits. Mais au départ (par exemple, dans ses deux livres publiés en 1937) Robinson faisait usage de l'efficacité marginale du capital pour expliquer la détermination de l'investissement. La première critique de cette approche publiée par Robinson (du moins, à ma connaissance) est apparue en 1962 dans « A Model of Accumulation ».

> « La structure formelle de la *Théorie Générale* incorpore la proposition que le taux d'investissement tend à réaliser l'égalité entre l'efficacité marginale du capital et le taux d'intérêt ; il faut admettre que cette proposition est douteuse. Pour qu'un certain projet d'investissement soit entrepris, il faut que le profit anticipé excède son coût en intérêt par une marge suffisante pour couvrir le risque inhérent. » (1962, 36-7)

Lorsqu'on considère la contribution de Robinson à la théorie de l'emploi, il importe de ne pas sous-évaluer l'influence sur son œuvre de l'approche kaleckienne à la théorie de la demande effective et de l'investissement. Robinson a incorporé dans ses travaux la relation à deux sens

11. En écrivant cet article, j'ai négligé un commentaire de Robinson venant appuyer mon affirmation à l'effet que Kalecki fut le premier à traiter de la question du financement en relation avec une théorie de la production agrégée, et que Keynes en traita finalement d'une manière similaire. Dans un cours portant sur Kalecki (publié pour la première fois en 1977) Robinson affirmait qu'un article écrit par Kalecki en 1935 fut présenté à Keynes. Ce dernier tira une phrase du texte qui lui semblait trop « monétariste » même si en fait elle contenait un point de vue qui allait s'imposer à lui plus tard. (1980, 187).

de Kalecki entre l'investissement et les profits (des traces de cette approche se retrouvent aussi tôt qu'en 1937 dans sa discussion concernant le cycle commercial). L'investissement courant est un déterminant important du niveau de profits courant alors que ce dernier influence les anticipations de profits des entrepreneurs et par conséquent les décisions d'investissement courantes et l'investissement futur. Elle fit également sienne la théorie de la répartition des revenus de Kalecki où « l'accumulation se produisant dans une situation particulière détermine le niveau de profits qu'on peut en retirer » (1962, 47).

L'un des domaines où le point de vue de Robinson n'a pas changé au fil de ses écrits concerne les conséquences du plein emploi sur les prix dans une économie capitaliste. Dans son analyse du marché du travail, elle rejeta la courbe d'offre de travail à pente positive, laquelle faisait partie intégrante de la définition du plein emploi chez Keynes. Bien qu'elle anticipait que l'élasticité de l'offre de travail par rapport aux salaires réels était probablement négative (1937a, 12) elle retint l'hypothèse d'une élasticité nulle pour simplifier la démonstration. Cette hypothèse d'inélasticité de l'offre de travail — sujet à un certain taux minimum de salaire réel où les conditions changent de façon marquée (la barrière inflationniste) et où une demande irrésistible pour des salaires monétaires plus élevés se fait sentir (1962, 42) — sont des considérations qui se retrouvent tout au long de ses écrits. Le premier de ses *Essais* de 1937 soutenait qu'étant donné les conditions générales du marché du travail et le degré de syndicalisation, un accroissement de la demande effective pouvait favoriser une hausse des salaires monétaires. Les salaires monétaires augmentent à un taux croissant à mesure que se réalise le plein-emploi. « La conclusion générale de notre raisonnement est à l'effet que le plein-emploi, loin d'être une zone d'équilibre, apparaît comme un précipice, et lorsque la valeur de la monnaie atteint ses rebords, elle y plonge dans un abîme sans fin » (1937a, 24). Robinson jugeait que la crainte de l'inflation, alimentée par des importations en hausse dans une économie ouverte, inciterait les autorités monétaires à limiter l'accroissement de l'offre de monnaie et à augmenter les taux d'intérêt. Elle exprima ses vues de façon colorée »... une aversion marquée de l'inflation se nourrit du lait de la mère des présidents de banque et, en fait, un processus de contrôle des salaires monétaires se met habituellement en branle bien avant que le plein-emploi soit atteint » (*ibid.*, 26).

Robinson critiqua (comme dans son examen du livre de Lekachman sur Keynes en 1967) ceux qui laissaient entendre que les conséquences inflationnistes de hauts taux d'emploi ne cadraient pas dans la perspective de l'argumentation keynésienne. « Mais les keynésiens anglais ont déduit de la *Théorie Générale*, et cela en pleine récession économique, qu'une politique d'emploi couronnée de succès provoquerait une spirale chroni-

que des salaires et des prix... Ils considéraient cette incompatibilité du plein-emploi permanent et de la stabilité des prix comme le problème non résolu pour l'avenir, et en fait, il ne l'est toujours pas » (1980, 181). Il est apparu à Robinson qu'une certaine forme de politique des revenus serait un complément nécessaire à une politique de plein-emploi, mais aussi une plus grande ouverture du mouvement syndical face aux changements sociaux et la possibilité pour celui-ci d'influencer le « type » de biens et services à produire[12] en échange d'un accroissement rapide (en fin de compte futile) des salaires monétaires que leur pouvoir de négociation accru peut apporter. Elle ne spécifia pas cependant comment une telle politique pouvait être développée et appliquée.

La charge de Robinson contre les théories d'équilibre, comme dans son article de 1953-54 portant sur la fonction de production et la théorie du capital (1960, 114-31) était d'abord destinée à ceux qui se préoccupaient de l'équilibre de longue période. Mais dans ses derniers écrits, l'équilibre de courte période n'échappa pas à sa critique. Dans certains de ses écrits récents, elle sembla même nier à la courte période la dimension temporelle historique marshallienne et keynésienne, tout comme dans ses travaux précédents. Le livre *Economic Heresies* publié en 1971 marque un changement fondamental. Elle débute son chapitre sur la courte période en faisant l'éloge d'un concept inestimable qui distingue nettement l'école marshallienne de la tradition walrasienne — c'est-à-dire, la « courte période », au cours de laquelle le stock de capital est fixe alors que son degré d'utilisation peut varier (1971, 16). Cela ressemble à son analyse dans *The Accumulation of Capital* où la *courte période* (du point de vue analytique) n'est pas une période de temps définie mais une abstraction théorique commode pour désigner une période au cours de laquelle les variations du stock de capital sont négligeables. Au cours d'une courte période le taux de production peut varier car il est possible de modifier le niveau d'utilisation d'un stock d'équipement donné en faisant usage de plus ou moins d'employés pour l'opérer (1956, 179). Bien qu'elle n'ait associé aucune durée précise à la courte période, celle-ci correspond clairement à un certain intervalle de temps car la courte période est assez longue pour permettre que des décisions soient prises et exécutées en vue de changer le taux d'utilisation de la capacité de production. Dans *Economic Heresies*, la courte période semble perdre de sa substance : « La courte période de Marshall est un moment dans un flux temporel... Il vaut mieux utiliser les expressions « courte période » et « longue période » comme adjectifs plutôt que substantifs. La « courte période » n'est pas une affaire de durée mais d'état » (1971, 17-8). Cette idée revient dans certains écrits plus récents : « Une courte période n'est pas une longueur de temps mais une

12. Robinson qualifiait les questions reliées à l'emploi de « deuxième crise de la théorie économique » (la première étant la Crise des années 30) (1973, 92-105).

position à un moment donné» (1978, 13). Avec cette approche elle s'éloigne des principes sous-jacents à la théorie keynésienne, car le temps nécessaire pour permettre des modifications dans l'utilisation de la capacité de production en réponse à des anticipations de court terme changeantes n'y est plus.

Robinson va donc au-delà d'une critique de l'usage mécanique de l'équilibre de court terme et de l'hypothèse implicite qu'il existe un processus d'ajustement fiable et rapide vers un tel équilibre. La logique de sa position, si l'on tente de considérer l'analyse de Keynes dans la perspective de celle-ci, nécessite une définition très particulière de « l'équilibre ». « Un état d'anticipation, déterminant un niveau particulier de demande effective, momentanément donnée, et toujours en phase de s'achever. Peut-être s'agit-il d'une erreur que de décrire une telle situation comme un équilibre mais si on ne possède aucun concept pour caractériser une telle situation de courte période on ne pourra rien dire du tout. » (*ibid.*)[13] Il n'y a aucun indice dans l'analyse de Keynes ou dans les premiers écrits de Robinson à l'effet que le terme « équilibre » dans la théorie de la demande effective prend cette signification très particulière. Un ensemble spécifique d'anticipations de courte période peut être donné seulement de façon momentanée (ou quotidiennement) mais la courte période de Keynes dure suffisamment longtemps pour que des changements dans ces anticipations se produisent à la lumière des résultats réalisés. La production et l'emploi pourraient s'ajuster à court terme dans la mesure où il peut être approprié de le faire, étant donné les anticipations changeantes de court terme et la capacité de production fixe. Une situation d'équilibre de courte période serait un cas très spécial qui peut présenter un intérêt à des fins analytiques pour montrer la différence dans les résultats obtenus avec le modèle de Keynes, par opposition à ceux qu'on peut obtenir avec le modèle classique. C'est-à-dire que pour Keynes, une situation de sous-emploi n'est pas nécessairement le résultat d'un déséquilibre de courte période (cf. Kregel 1976, 213).

13. Ici Robinson essayait de défendre Keynes contre la critique de Hicks à l'effet « qu'il n'y a qu'une partie de la théorie de Keynes qui se situe *dans* le temps » (Hicks 1976, 140). Hicks avait précédemment signalé la difficulté de réconcilier les intervalles temporels implicites dans l'analyse de Keynes. « Il s'agit de l'une des difficultés majeures de la théorie de Keynes (une difficulté ressentie avec acuité par ses premiers lecteurs mais qui est maintenant devenue familière et passe inaperçue). La théorie opère dans le contexte d'une période dite d'équilibre (l'investissement étant égal à l'épargne, laquelle est fonction du revenu *courant*), et elle est néanmoins associée à la « courte période » de Marshall, où l'équipement en capital (maintenant l'équipement en capital de toute l'économie) demeure inchangé. La deuxième semble exiger que la période ne soit pas trop longue, mais la première requière qu'elle ne soit pas trop courte ; car le *processus* de mise en équilibre (le processus du multiplicateur) doit nécessairement être d'une longueur non négligeable. Il n'est pas facile de voir qu'il existe une durée quelconque susceptible de satisfaire adéquatement chacune de ces exigences (Hicks 1965, 64-5).

Finalement, on doit mentionner l'article de Robinson intitulé « The long-period Theory of Employment » et publié dans les *Essays* de 1937,[14] puisqu'il indique dans quelle mesure ses dernières critiques de l'équilibre s'adressaient à une approche qu'elle avait utilisée dans ses propres travaux[15]. Keynes a introduit le concept d'emploi de longue période pour représenter le niveau permanent d'emploi qui se matérialise, si on suppose qu'un état d'anticipation (de long terme) se maintient assez longtemps pour que tous ses effets sur l'emploi se soient complètement produits. (Keynes 1936, 48). Pour Keynes, ce concept était suffisamment large pour permettre un accroissement soutenu de l'emploi dans la mesure où les anticipations existantes auraient été prévues assez longtemps en avance (*ibid*, 48n). Robinson s'est intéressée au cas particulier des conditions statiques, où par conséquent le niveau d'emploi de longue période était constant. Dans ces circonstances, en situation d'équilibre de longue période le taux d'investissement net (et donc d'épargne) est nul et le rapport d'équilibre capital-travail est déterminé par le taux d'intérêt. Le niveau de produit d'équilibre doit être tel qu'étant donné le degré de frugalité de l'économie (qui est influencé par la répartition du revenu), l'épargne nette soit nulle. Du rapport de la production par unité de travail nous pouvons ensuite déduire le niveau d'emploi de longue période. Il n'y a aucune garantie que ce niveau d'emploi correspondra au plein emploi puisque le montant d'épargne nette associé au revenu de plein emploi peut ne pas être nul.

Robinson compara alors certaines situations d'équilibre possibles caractérisées par des différences dans le degré de frugalité de l'économie, dans le taux d'intérêt, dans la taille de la population, ou dans le niveau des connaissances techniques. Dans le cas de ce dernier facteur, elle fit usage de la classification des inventions de Hicks (Hicks 1932) et de l'élasticité de substitution entre le travail et le capital pour déterminer l'effet des inventions sur le niveau de production d'équilibre. Suite à une critique de Harrod (Harrod 1937, 329), elle reformula la classification des inventions (Robinson 1937-38) pour obtenir les trois catégories suivantes : neutre, à forte intensité de capital et à faible intensité de capital. À toutes fins utiles, ce sont les mêmes que celles suggérées par Harrod (1948)[16].

---

14. Kregel (1983, 343n) note que le travail de Robinson sur cette question s'inspire de ses commentaires sur les épreuves de la *Théorie Générale*, et il conclut que cet article, publié originalement dans *Zeitschrift für National-Okonomie* en 1936 a probablement été complété avant la publication de la *Théorie Générale*.

15. Elle signalait dans la première note de bas de page de cet article : « Le concept d'équilibre utilisé dans cet essai est le concept marshallien de position stable vers laquelle le système tend à s'acheminer à tout moment. » (1937a, 106n).

16. Dans la section des remerciements de son livre *The Accumulation of Capital*, Robinson écrivait « c'est sous son influence [celle de Harrod] que j'ai d'abord formulé le concept de progrès technique neutre et tous les deux nous en avons fait le cœur de nos analyses respectives. » (1956, vi).

Robinson estimait donc nécessaire d'étendre la *Théorie Générale* de Keynes à des situations de long terme où les investissements modifient la capacité de production (et cela même avant la publication du livre de Keynes). Vingt années devaient s'écouler avant qu'elle publie l'ouvrage majeur qu'est *The Accumulation of Capital.* Dans ce livre, elle délaisse les conditions statiques au profit de considérations dynamiques.

4. *L'accumulation du capital*

> « Tout ce qui se passe dans une économie se produit en situation de courte période, et chaque décision prise l'est en situation de courte période, puisqu'un événement se produit ou une décision est prise à un moment donné, et à ce moment le stock de capital physique est fixe ; mais dans tout ce qui se produit il y a des aspects de longue et de courte périodes... Les décisions de courte période influencent l'utilisation du stock d'équipement... les décisions de longue période touchent la capacité de production. » (1956, 180).

> « La situation de courte période actuelle est comme une faille géologique ; les développements passés et futurs n'y sont pas rangés en ligne droite. Ce n'est que dans des conditions imaginaires d'un âge d'or que les strates se déplacent horizontalement d'hier à demain sans rupture dans le présent. » (*ibid.*, 18).

Le livre *The Accumulation of Capital* occupe une place importante dans les écrits de Robinson sur la théorie économique. C'est l'ouvrage d'un intellectuel mature et il est axé sur l'analyse du développement à long terme d'une économie capitaliste. Il touche plusieurs aspects de la théorie économique. Sa structure conceptuelle combine des énoncés d'une grande profondeur sur les buts et le champ d'application de la théorie économique et la signification de l'équilibre ainsi qu'une analyse détaillée et soignée de l'accumulation en longue période, du choix des techniques, de l'évaluation du capital, et du progrès technique. Elle considéra également la courte période, le rôle du secteur financier, la détermination des prix relatifs et le commerce international. Le livre conclut avec une série de notes sur divers sujets incluant l'économie du bien-être, la théorie néoclassique des salaires et des profits, les travaux de Wicksell sur le capital, le taux d'intérêt naturel, et la théorie quantitative de la monnaie. Plusieurs questions soulevées dans ce livre ont continué d'apparaître sous diverses formes dans ses derniers écrits ; à titre d'exemple, la différence entre les analyses portant sur des comparaisons et celles sur des changements. Il importe de distinguer tout au long de l'argumentation les *différences* et les *changements*. Par exemple, l'effet du maintien continu d'un taux d'accumulation plus élevé ou d'un degré de monopole plus élevé n'est pas la même chose que l'effet d'une hausse dans le taux d'accumulation ou d'un accroissement dans le degré de monopole. (*ibid.*, 71)[17].

17. Cette question qui sous-tend plusieurs de ses derniers écrits (voir la section 6) était l'une des trois règles méthodologiques auxquelles elle s'intéressa dans *Exercises in Economic*

The Accumulation of Capital est un livre de valeur — susceptible de porter fruit à l'étudiant qui se donnera la peine de l'examiner soigneusement — néanmoins, il n'atteint pas son objectif d'étendre au cas du développement à long terme l'analyse keynésienne de courte période (*ibid.*, vi). La raison vient du fait que les hypothèses utilisées pour développer la théorie représentent une atténuation et même une négation de ce que Robinson considérait être des éléments essentiels de la théorie keynésienne. Par contre, il est possible qu'une telle tentative soit d'avance vouée à l'échec car si on veut conserver l'essentiel de l'analyse keynésienne seules des pistes de développement de la longue période peuvent être dégagées. Quelques années après la publication de ce livre elle publia une série d'essais comme introduction à son *Accumulation of Capital* (1962, V), des essais qui illustraient sa préoccupation grandissante à l'égard de l'inopportunité des concepts d'équilibre. Cependant, ces essais sont quelque peu contradictoires par rapport aux positions que Robinson avait adoptées sur certains points fondamentaux, notamment son point de vue sur les limitations du concept d'équilibre et son utilisation de l'équilibre dans la présentation de sa théorie de la croissance économique. Comparons son analyse de l'accumulation et celle de Harrod (1939, 1948) puisque les deux auteurs travaillaient à partir d'une même base marshallienne et keynésienne[18]. Dans ce domaine, les travaux de Harrod ont précédé les siens et c'est ainsi qu'elle lui faisait part de sa reconnaissance pour sa provocation des plus fructueuses (1956, vi). Il y a dans les travaux de Robinson sur l'accumulation la même hardiesse caractéristique dans le développement de l'analyse que dans *Economics of Imperfect Competition*. En particulier, mentionnons la présentation claire des hypothèses, et l'illustration précise de leurs conséquences. Elle inséra au coeur de la section sur l'accumulation en longue période (la partie centrale de l'ouvrage (*ibid.*, ix)) l'hypothèse de tranquillité — le développement d'une économie de manière harmonieuse et régulière — avec élimination de l'incertitude. Pour séparer les influences de long terme de celles de court terme, il apparaît utile d'imaginer une telle technique et de postuler que les anticipations du futur (valables en tout temps) se réalisent en bout de ligne. Cela revient à postuler que les prévisions s'avèrent toujours correctes. (*ibid.*, 66). De cette façon, il est possible de traiter l'accumulation comme partie d'un équilibre de croissance soutenue en régime perma-

Analysis. Elle la formula ainsi: « Nous devons traiter le temps avec sérieux. Faire une comparaison entre deux situations, chacune ayant son futur et son passé propre, n'est pas la même chose que de suivre le tracé d'un mouvement de l'un à l'autre » (1960b, v). Les deux autres règles mentionnées sont: « Une quantité n'a pas de signification particulière à moins qu'on puisse spécifier son échelle de mesure » et « les relations techniques et physiques entre l'homme et la nature sont différentes des relations sociales entre les « hommes » (*ibid.*)

18. Robinson fut également influencée par Kaldor, en particulier concernant la nécessité d'examiner l'effet de différents taux de salaires réels sur le choix de technique compte tenu d'un état donné de connaissance technique. Toute cette question fut par la suite désavouée par Robinson et Kaldor (1975c, 34).

nent. Les anticipations de long terme des entrepreneurs — et par conséquent les décisions d'investissement — s'avèrent dans ce cas justifiées par les événements. À l'instar de Kalecki, Robinson postula que tous les salaires sont dépensés, et dans son modèle principal il m'apparaît que la consommation des travailleurs (les rentiers en sont exclus). La consommation des entrepreneurs, dont la seule fonction et le seul but est d'organiser la production et d'accumuler le capital (*ibid.*, 73), est censé négligeable. Les profits doivent donc être égaux à l'investissement.

L'accumulation qui est déterminée par les efforts des entrepreneurs (*ibid.*, 84) peut se produire à un taux constant pourvu qu'il y ait suffisamment de main-d'oeuvre disponible au taux de salaire réel permis par la technologie et le taux de croissance d'équilibre. Il y a une relation inverse entre le taux de salaire réel et le taux d'accumulation (par conséquent, le taux de profit) étant donné la technique de production qui reflète la dépendance des profits sur l'investissement. Robinson illustra ceci en comparant différentes économies avec la même technique de production mais des expériences de croissance différentes. L'économie avec le taux d'accumulation le plus élevé possède le taux de salaire réel le plus faible[19]. Si les deux économies ont le même taux de salaire nominal alors le prix des biens de consommation sera plus élevé dans l'économie avec le taux d'accumulation le plus élevé, étant donné qu'il y a relativement plus de travailleurs œuvrant dans le secteur d'investissement en concurrence pour les mêmes biens de consommation. Robinson postula qu'une barrière inflationniste produit par une demande irrésistible pour des salaires monétaires plus élevés lorsque les salaires réels sont réduits à un certain niveau minimum acceptable[20] en augmentant l'investissement et les prix, limite le taux d'investissement possible dans toutes les situations. En deça de cette limite, le taux d'accumulation (par conséquent le taux de profit) est fonction de l'effort des entrepreneurs. L'accumulation peut se produire de façon soutenue à technique constante en autant que la quantité croissante de main-d'œuvre nécessaire pour opérer la capacité de production croissante est disponible.

Dans le modèle de Robinson, le progrès technique se limite à des changements dans les méthodes de production car la composition du panier de biens de consommation est censée demeurer inchangée dans le temps. Il peut être introduit dans le modèle sans violer les conditions de

19. Il faut être prudent en dégageant des conclusions de ces comparaisons. Les efforts des entrepreneurs ne déterminent pas seulement le rythme et la nature du progrès technique, et par conséquent la comparaison d'économies avec des taux d'accumulation différents dans la même phase de développement technique (1956, 90) est très particulière.

20. Dans l'esprit de ce modèle, particulièrement en situation d'oligopole avec des marges fixes, la « barrière inflationniste » serait déclenchée par une baisse de la part du travail dans la production totale. Toutefois, Robinson a toujours parlé d'un certain « niveau » minimum plutôt que d'une « part » minimale.

croissance constante en autant que la production par travailleur augmente au même rythme dans le secteur de la consommation et celui de l'investissement[21]. Ce type de progrès technique est équivalent au progrès technique neutre de Harrod, lorsque l'accumulation permet de tenir constant le taux de profit. Dans ce cas, le taux de salaire réel augmentera au même rythme que la production par travailleur, et par conséquent le partage de la main-d'œuvre entre les deux secteurs ainsi que les parts de revenu demeureront inchangés.

Le système économique s'adapte avec difficulté aux changements du taux de progrès technique ainsi qu'aux changements « biaisés », car ils bouleversent l'état de tranquillité. Les variations dans le rythme du progrès technique détruisent l'équilibre parce qu'elles modifient les taux de dépréciation des équipements par rapport à ce que les firmes anticipaient sur la base de leur expérience passée. Le progrès technique est biaisé en faveur de l'utilisation du capital si la production per capita dans le secteur de consommation augmente à un rythme plus élevé que dans le secteur d'investissement. Il est biaisé dans le sens contraire si l'accroissement dans le secteur d'investissement est plus élevé que dans le secteur de consommation. Si l'accumulation s'est produite à un rythme soutenu, alors l'introduction du progrès technique biaisé en faveur de l'utilisation de capital signifie que la capacité de production dans le secteur de la consommation s'est accrue moins que la production per capita, provoquant ainsi une baisse de l'emploi dans ce secteur. L'ajustement à un changement qui maintiendrait constant le niveau d'emploi (ou son taux de croissance) nécessite un accroissement dans le taux d'accumulation (par conséquent un accroissement du taux de profit), l'emploi dans le secteur d'investissement augmentant par rapport à l'emploi dans le secteur de la consommation. Dans ce cas, le taux de salaire réel augmenterait mais moins que l'accroissement de la production per capita dans le secteur de consommation. À l'inverse, avec un progrès technique biaisé dans le sens contraire et un taux d'accumulation constant, la capacité de production du secteur de consommation augmente plus vite que la production per capita. Pour utiliser pleinement le facteur travail, l'emploi doit être accru dans ce secteur par rapport à l'emploi dans le secteur d'investissement. L'ajustement dans ce cas nécessite donc un taux d'investissement en baisse (ainsi qu'un taux de profit plus faible) et un accroissement du salaire réel plus marqué que celui dans la production per capita dans le secteur de consommation.

Une situation d'âge d'or (un état utopique non susceptible d'être réalisé (*ibid.*, 99)) est définie comme suit : une situation de progrès techni-

21. Le type d'équipement produit par le secteur d'investissement tendrait à se modifier avec le progrès technique. Mais la mesure de la production dans ce secteur est la capacité productive de l'usine produite pour le secteur de consommation où le type de production demeure inchangé dans le temps.

que neutre où celui-ci procède de façon soutenue et où la capacité de production normale est pleinement utilisée. De plus cette dernière doit augmenter à un rythme adéquat pour employer la main-d'œuvre disponible, le taux de profit demeurant constant et le salaire réel augmentant avec la production per capita. Tel que le note Robinson, cela correspond à une égalité entre les taux de croissance *effectif*, *justifié* et *naturel* de Harrod. Dans son article « A model of Accumulation » (1962, 22-87) elle utilise le terme taux *souhaité* d'accumulation pour décrire une situation correspondant au taux de croissance justifié de Harrod où les décisions d'investissement des entrepreneurs sont justifiées par les événements mais dans laquelle il peut subsister du chômage[22]. Dans l'ouvrage de Robinson, les différences possibles entre le taux justifié (ou souhaité) et le taux naturel sont moins marquées que dans les travaux de Harrod car le taux de progrès technique n'est pas déterminé indépendamment des efforts des entrepreneurs et des pressions exercées par des taux de salaire croissants :

> « Mon modèle veut montrer que lorsque le besoin d'accumuler est élevé par rapport à la croissance de la main-d'œuvre, le progrès technique a tendance à faire augmenter le taux de croissance naturel pour lui laisser libre cours, de sorte qu'une quasi croissance soutenue et un quasi plein emploi peuvent se réaliser (bien que même alors l'incertitude peut donner lieu à de l'instabilité de court terme). Dans le cas contraire, l'existence d'un surplus de main-d'œuvre croissant, même s'il peut ralentir le progrès technique, n'apporte pas de garantie pour faire diminuer le taux de croissance naturel jusqu'à l'égalité avec le taux d'accumulation. » (1965, 50-1).

Il y a aussi une différence importante dans les hypothèses concernant le nombre possible de taux de profit d'équilibre pour une économie donnée, car ils affectent les valeurs possibles de la propension moyenne à épargner de l'économie étant donné les propensions à épargner à partir des salaires et des profits. Pour Harrod de même que pour Robinson, la propension à épargner à partir des profits est plus élevée que la propension à épargner à même les salaires. Mais dans son modèle, il n'y a qu'un seul sentier de croissance justifiée ou d'équilibre dynamique, étant donné la technologie et ces propensions, parce qu'il n'y a qu'une seule distribution des revenus possible[23]. Comme nous l'avons vu ci-haut, le taux de

22. Dans une note de bas de page, elle nota que son « concept » est très semblable au *taux de croissance justifié* de Harrod et qu'il joue un rôle similaire dans l'analyse. « Toutefois, Harrod n'a jamais levé l'ambiguïté sur la question de savoir si les firmes sont censées être satisfaites des stocks de capital productif qu'elles utilisent ou de son rythme de croissance. Pour éviter la confusion, il semble préférable d'utiliser un terme différent du sien » (1962, 49n2).

23. En répliquant à un commentaire de Robinson sur son modèle, Harrod notait : « Je suis d'accord avec le professeur Robinson ; s'il y a plus d'une part de profit d'équilibre possible dans un équilibre dynamique, étant donné les autres déterminants dynamiques, il doit y avoir plus d'un taux de croissance d'équilibre. Je ne nierai pas qu'une multitude de parts de profit d'équilibre et de taux de profit sont possibles ; mais cela me semble improbable (Harrod 1970, 738).

profit d'équilibre du modèle de Robinson, et par conséquent la propension moyenne à épargner, est fonction (dans le cadre des limites établies par la barrière inflationniste) du dynamisme des entrepreneurs.

Robinson déploya beaucoup d'efforts et d'ingéniosité pour examiner le choix de technique lorsque l'état des connaissances rend disponible une variété de méthodes utilisables (c'est-à-dire, chacune étant la plus profitable à un certain taux de salaire réel hypothétique). Cela implique la comparaison de points d'équilibre à différents taux de salaires réels et la règle générale est que plus le taux de salaire réel est élevé, plus le degré de mécanisation de la technique choisie est élevé (tel que l'indique la production nette par unité de travail). Robinson reconnaissait qu'il pouvait y avoir des exceptions à cette règle puisque le taux de profit influe sur le coût des biens en capital. Avec un taux de salaire réel plus élevé (et par conséquent un taux de profit plus faible) le coût en capital d'une technique moins mécanisée peut diminuer par rapport au coût d'une technique plus mécanisée. Cette définition peut être suffisante pour rendre la première technique plus rentable. Le renversement des résultats anticipés fut étiqueté une « curiosité » et il fut décrit comme une pièce d'analyse quelque peu obscure et sans grande importance (1956, 109n). Toutefois, celle-ci prit une importance considérable dans les « Controverses de Cambridge sur la Théorie du Capital » qui devaient avoir lieu par la suite, car le « changement de technique à rebours » *(backward switch)* dont elle démontra la possibilité est une condition nécessaire de ré-apparition de techniques (*reswitching*) (Harcourt 1972).

Dans le cadre général de la théorie keynésienne, les sentiers de croissance d'équilibre sont nettement des cas particuliers. Mais leur formulation dans la partie centrale de *The Accumulation of Capital* est accompagnée de commentaires anecdotiques qui leur confèrent une importance indue[24]. Robinson tenta également de neutraliser les effets des conditions changeantes pour conférer aux ajustements d'équilibre nécessaires un caractère de plausibilité. Cela fut fait en poussant l'analyse de l'accumulation dans le long terme sous l'hypothèse qu'à chaque instant les entrepreneurs croient que le taux de profit futur réalisable sur l'investissement se maintiendra indéfiniment au niveau en vigueur à ce moment-là. De plus, ceux-ci anticipent que le taux de progrès technique (qui peut être nul) sera soutenu et ils établissent les allocations du coût en capital des investissements de longue durée en conséquence. « *Lorsque quelque chose survient et produit un changement, nous postulons que les anticipations s'ajustent immédiatement et qu'aucune autre modification n'est attendue* » (1956, 67). C'est seule-

24. Un examen de certaines situations de quasi-âge d'or y figure également. Il s'agit de situations où l'accumulation se produit à taux constant avec un taux de profit stable alors qu'une technique plus mécanisée est introduite.

ment dans une dernière section (clairement pas la partie centrale de l'ouvrage) que l'incertitude est introduite[25].

La présentation s'améliore dans « A Model of Accumulation » puisque Robinson débute l'analyse dans le cadre d'une courte période particulière et traite d'abord de l'équilibre de court terme avant d'introduire certains sentiers d'équilibre possibles. Les situations décrites, comme « Âge d'or clopin clopant », « Âge d'or de plomb », « Âge d'or bâtard » et « Âge de platine galopant » sont présentées comme une liste partielle des sentiers de croissance possibles. La faiblesse de cet essai impressionnant est la méthode utilisée pour illustrer le déplacement d'une situation de court terme donnée vers l'équilibre de long terme du taux d'accumulation *souhaité*. Ce déplacement et l'incorporation du taux de profit dans une situation de courte période sont basés sur les hypothèses critiquables de son livre publié plus tôt portant sur la formation des anticipations lorsque des changements se produisent. Le taux de rendement anticipé sur l'investissement est mesuré par hypothèse sur la base des prix courants (1962, 47). Ce taux est utilisé pour dériver une valeur du stock de capital existant car il est postulé que celui-ci peut procurer indéfiniment un flux constant de profits nets au niveau actuel[26]. Cette valeur est alors utilisée pour transformer les taux d'investissement effectif et planifié en taux d'accumulation[27].

Les entrepreneurs croient que « demain » sera semblable à « aujourd'hui » même si leurs attentes continuent d'être frustrées, jusqu'à ce que le taux d'accumulation désiré se réalise (situation où les taux de profit anticipés et effectifs sont les mêmes). Le diagramme (1962, 48) que présenta Robinson pour illustrer la relation à deux volets entre le taux de profit et le taux d'accumulation est inadéquat selon sa propre méthodologie puisqu'en dehors d'un équilibre de longue période, le taux de profit n'a pas de signification très précise. (Asimakopulos 1976, 382). Dans son diagramme, il y a même une illustration de la stabilité des positions

25. Harrod (1973) cherche à concilier dans son modèle l'existence de l'incertitude et de l'équilibre des firmes (le sentier de croissance justifié) comme centre d'intérêt de son analyse de la croissance et du cycle des affaires. Pour un examen critique de cette tentative de conciliation, voir Asimakopulos 1984).

26. Une critique de cette approche se trouve dans les écrits de Robinson. « En réalité, trouver le taux de rendement anticipé qui gouverne les décisions d'investissement est comme tenter de résoudre cette fameuse difficulté qui consiste à chercher dans une chambre noire un chat noir qui n'est probablement pas là et, tenter de circonscrire les rendements effectifs est comme cette fameuse difficulté du caméléon sur un tapis en « plaid » » (1956, 192).

27. L'une des différences entre la théorie de la croissance de Harrod et celle de Robinson réside dans le fait que le premier a cherché à éviter d'utiliser la valeur du capital et par conséquent le taux d'accumulation dans ses équations fondamentales. Son cœfficient de capital requis est un cœfficient d'accroissement capital-production, soit le rapport entre l'investissement net et l'accroissement de la production. Il n'a fait usage d'aucune valeur pour le stock total de capital (Harrod 1970, 739).

d'équilibre données par les deux points d'intersection des deux courbes. Mais comme l'indiquait Robinson dans l'introduction à ses essais, lorsque les anticipations sont vouées à la frustration, comme elles le sont pour tous les points autres que ceux d'intersection sur le diagramme, la position hors d'équilibre ne figure pas dans le tableau (1962, 25).

Une autre caractéristique de l'analyse qui n'est pas conforme à sa position méthodologique est l'hypothèse de concurrence (dans son acception de courte période) dans le secteur des biens de consommation lorsqu'elle analyse une situation d'équilibre. Cette hypothèse est faite de façon implicite pour tous les sentiers de croissance discutés par la suite, étant donné qu'ils supposent l'existence de l'équilibre de courte période. L'hypothèse de concurrence de court terme garantit la réalisation d'un niveau de production lié à la capacité normale même lorsque la demande effective est faible (les prix sont alors bas par rapport aux salaires monétaires), l'emploi dans le secteur des biens de consommation étant déterminé en relation plus ou moins étroite avec la capacité disponible. (1962, 47). Il eut été plus cohérent de sa part, en tenant compte de ses opinions sur la nature oligopolistique de l'industrie manufacturière (voir section 2 plus haut) d'avoir postulé des marges fixes au lieu de marges variables face à des changements de la demande effective[28].

La présentation que fait Robinson de son modèle d'accumulation à long terme n'est donc pas toujours cohérente avec ses vues générales sur la théorie économique et certaines parties peuvent induire en erreur. Un autre exemple de ceci concerne son admission de la possibilité que le taux d'intérêt soit égal au taux de profit, bien qu'ailleurs elle ait insisté sur l'importance de distinguer les deux (voir par exemple, 1971, 30). Il est vrai que cette égalité dans son modèle ne tient que « dans des cas extrêmes, dans des conditions idéales de tranquillité... » (1956, 242), mais la seule raison donnée pour expliquer cette différence entre les deux taux est imputée à l'incertitude concernant la rentabilité de l'investissement d'une firme (*ibid.*, 243). Elle s'éloigne donc de la tradition marshallienne en faisant fi du concept de revenus du management développé par celui-ci (Marshall 1920, 73-74, 313). Ce concept assure que le taux de profit excédera le taux d'intérêt même en équilibre de longue période[29]. Une raison possible de cet écart peut être reliée à la manière dont elle élabora l'analyse en excluant les rentiers du modèle principal du Livre II de *The Accumulation of Capital.* Dans ce modèle, il n'y a qu'une seule catégorie de revenus du capital.

---

28. Asimakopulos (1970) a reformulé son modèle en considérant une tarification basée sur des marges.

29. Elle semble avoir mal interprété la position de Marshall dans *Economic Heresies* lorsqu'elle écrivait « Marshall insista sur le fait que le taux de profit (qu'il appela le taux d'intérêt de long terme)... » (1971, 29).

Ces écarts par rapport aux standards très élevés que Robinson s'était fixés n'amenuisent pas la contribution importante de ses deux ouvrages sur l'accumulation. Ils éclairent les effets possibles sur les taux d'accumulation de différences dans le degré de frugalité, l'état de la concurrence, l'organisation et l'attitude des travailleurs, les taux de progrès technique, et les efforts des entrepreneurs, contribuant ainsi à caractériser un certain nombre de sentiers de croissance possibles. Robinson a clairement reconnu les limites de la théorie économique pour expliquer les taux actuels d'accumulation, étant donné que les facteurs complexes en opération ne peuvent être adéquatement exprimés par une fonction d'investissement. Nous devons nous satisfaire de la conclusion à l'effet que dans le long terme le taux d'accumulation sera probablement ce qu'il est susceptible d'être (1956, 244). Sa position est donc similaire à celle de Kalecki : le taux de croissance à un moment donné est un phénomène qui prend sa source dans le passé, les développements sociaux et technologiques, au lieu d'être déterminé par les cœfficients de nos équations (Kalecki 1971, 183).

5. *Le capital et la fonction de production*

> « La vraie controverse ne concerne pas la *mesure* du capital mais sa *signification.* » (1975b, vi)

Ce sont des fins constructives et critiques que visait au départ Robinson dans son analyse de la théorie du capital et de la fonction de production. Le but constructif était de trouver des façons acceptables de traiter le processus de l'accumulation (pour un état donné des connaissances techniques), c'est-à-dire le processus d'accumulation intensive du capital. Son but critique était d'exposer les fondations théoriques inadéquates de la fonction de production néoclassique qui traite le capital comme un simple facteur de production. Les caractéristiques générales de son approche à la théorie économique — la présentation soignée des hypothèses et la démonstration rigoureuse de leur implication — sont en évidence dans ses travaux sur la question. Il y avait aussi chez elle beaucoup de méfiance envers les tentatives pour justifier les revenus des capitalistes et celle-ci lui suggérait toute une série de questions critiques visant les théories utilisées à cette fin. Tel que noté plus tôt lors de l'examen de *The Accumulation of Capital*, elle désavoua plus tard l'analyse de l'accumulation intensive à niveau donné de connaissances techniques. Mais elle réaffirmera avec fermeté ses critiques visant la théorie néo-classique du capital et de la répartition.

L'énoncé définitif de Robinson concernant l'accumulation et la fonction de production se trouve probablement dans un article du *Economic Journal* de 1959 intitulé « Accumulation and The Production Function » (réédité en 1960a, 132-44). Une différence importante entre cette tentative et ce qui se trouve dans *The Accumulation of Capital* réside en ce qu'elle

ne cherchait plus à conférer au sentier de croissance d'équilibre un caractère de plausibilité. « Mais pourquoi essayer de le faire paraître plausible lorsque nous savons que dans la réalité rien de tel ne s'est jamais produit ? Considérons-le simplement comme un exercice et postulons que l'accumulation se produit de cette façon sans aucune autre raison que celles retenues à titre d'hypothèses » (*ibid.*, 133) Dans cet exercice, elle examine le problème néoclassique de l'accumulation dans une économie où la main-d'œuvre et l'état des connaissances techniques demeurent inchangés. Cette accumulation provoque une diminution du taux de profit et une hausse du salaire réel. Robinson utilisa l'adjectif de « keynésienne » pour désigner la méthode utilisée pour étudier ce problème néoclassique, mais il aurait été plus approprié d'utiliser l'adjectif « kaleckienne » puisque la théorie de la répartition utilisée est celle de Kalecki.

Le langage qu'elle utilise ne laisse aucun doute sur la nature très spéciale de cet exercice. La liberté toute keynésienne d'investir des entrepreneurs comme il leur plait a été sacrifiée au profit du postulat que l'équilibre n'est jamais rompu (*ibid.*, 134). Dans cet état d'équilibre la valeur du capital par unité de travail augmente continuellement, alors que le changement des parts de revenu est fonction de la relation entre les salaires réels et la production per capita. Dans une telle économie, l'accumulation accroît généralement les deux et les parts relatives de revenu demeurent constantes. « Lorsque l'augmentation de la production per capita est exactement proportionnelle à la hausse des salaires qui l'accompagne, le rapport de l'investissement au revenu est constant et la consommation s'accroît au même rythme que le revenu total net » (*ibid.*, 139) Une situation où une faible hausse des salaires réels suscite l'adoption d'une technique plus mécanisée avec une valeur de production per capita plus élevée fera augmenter la part des profits dans des conditions d'équilibre. À l'inverse, lorsqu'un accroissement substantiel des salaires suscite l'adoption d'une technique produisant une faible augmentation du produit par tête, la part des salaires augmente dans des conditions d'équilibre. Robinson désigna le premier cas comme l'un de forte substitution du capital pour le travail, et le deuxième de très faible substitution. Elle conclut : « Par conséquent, en général une forte substitution fera augmenter la part des profits alors que le capital s'accumule, et des relations techniques visqueuses (*sticky*) feront augmenter la part des salaires. » (*ibid.*, 140) (Soulignons à nouveau le fait que le progrès technique n'est pas considéré dans cet exercice. Son introduction pourrait modifier la relation d'équilibre entre l'accumulation, le degré croissant de mécanisation et le taux de profit à la baisse.)

La salve d'ouverture de l'attaque de Robinson concernant l'usage du capital dans la fonction de production néo-classique fut tirée dans son article de 1953 intitulé « The Production Function and the Theory of

Capital » (réédité en 1960a, 114-29). Sa question est la suivante : si C est la quantité de capital de la fonction de production, quelle est alors l'unité de mesure de C ? (*ibid.*, 114). Il s'agit d'une question à laquelle les théoriciens néo-classiques n'ont pu répondre de façon satisfaisante. En courte période, le capital peut représenter la liste spécifique de tous les biens existant à un moment donné dans le temps, mais il est alors possible de considérer le travail comme le seul facteur de production opérant dans un environnement donné de techniques, de ressources naturelles, d'équipements en capital et de demande effective (Keynes 1936, 214). L'approche néo-classique peut alors ne pas trouver d'appui en situation de courte période mais elle fait également face à des problèmes lorsqu'on la confine à des situations d'équilibre de longue période car la mesure de la quantité de capital (une valeur) n'est pas indépendante du taux de profit. Dans son article de 1953 Robinson reconnaissait cette question mais cette dernière est devenue plus d'actualité après la publication en 1960 du livre de Sraffa *Production of Commodities by Means of Commodities.* Dans son examen de ce livre en 1961 Robinson signalait : « Ce que Sraffa démontre de façon décisive... c'est que le concept de quantité de capital opérant indépendamment du taux de profit n'existe pas (1965, 13). Ainsi, l'affirmation à l'effet que le produit marginal du capital détermine le taux de profit est finalement sans signification » (1973, 144).

La théorie de la répartition selon la productivité marginale fait usage de la notion de capital comme facteur de production au même titre que la terre ou le travail. L'idée de rendements possiblement décroissants suite à l'augmentation d'un facteur (tous les autres étant fixes) conduit à associer un taux de profit plus faible (un salaire réel plus élevé) à l'utilisation d'une technique plus intensive en capital (plus mécanisée). Le cas « curieux« découvert par Robinson dont il fut question dans la section précédente indiquait la possibilité d'exceptions à cette règle, mais la résolution de la controverse de la réapparition de techniques (*reswitching*) (Samuelson, 1966) aurait dû mettre fin à l'utilisation du capital comme facteur de production. Il n'y a pas de fondement dans la théorie économique pour des fables où les profits sont déterminés par le produit marginal du capital.

Robinson et d'autres auteurs ont fait usage du concept de « pseudo-fonction de production » dans le cadre de cette controverse. Cette fonction est basée sur l'idée d'une liste de prototypes spécifiant toutes les techniques possibles pour produire un flux de production nette d'une composition spécifique avec une main-d'œuvre donnée (1978a, 121). Les techniques permettant différents niveaux de production nette par unité de travail et les taux de profit peuvent être déterminés lorsque la part des salaires dans la production nette est donnée. Pour chaque part salariale, la technique (ou les techniques) qui procure le taux de profit le plus élevé est

considérée comme incluse dans la pseudo fonction étant donné cette part de salaire (ou le taux de profit correspondant).Cette fonction peut être représentée dans un diagramme par la frontière taux de profit-salaire. Pour chaque technique, il existe une relation inverse entre la part de salaire et le taux de profit. Cette relation peut être représentée par une courbe taux de profit-salaire, et c'est l'enveloppe de l'ensemble de telles courbes pour les techniques comprises dans le cahier des prototypes qui est appelée la frontière du taux de profit-salaire. Chaque technique (en supposant que les techniques inférieures aient été éliminées) procure un point (ou des points) à la frontière correspondant à la part de salaire (ou aux parts) à laquelle elle offre le plus haut taux de profit. La technique procurant le plus haut taux de profit (étant donné la part de salaire) peut être considérée « éligible » à ce taux de profit. Chaque point sur cette frontière représente un sentier de croissance permanente dans lequel la technique correspondante figure dans le « who's who » des biens en capital, et où le taux de profit dont l'anticipation a déterminé le choix de technique se réalise. Il peut y avoir des zones sur cette frontière où seulement une technique est éligible et d'autres où plusieurs techniques le sont. Une technique particulière peut apparaître en un point sur la frontière et alors réapparaître sur un autre segment (voilà la signification de l'expression réapparition de technique). Lorsque des points adjacents sur la frontière sont comparés entre eux, il n'y a pas nécessairement de relation univoque entre les valeurs de la production nette per capita d'une technique et le taux de profit auxquel elle est éligible. (Il est possible également que des différences importantes existent entre les catégories de biens en capital utilisées par ces techniques adjacentes.) La technique la plus mécanisée peut être éligible à un taux de profit plus élevé. C'est cette possibilité, attribuable à l'impossibilité d'évaluer le capital indépendamment du taux de profit, qui mine les fondations de la théorie néo-classique du capital et de la fonction agrégée de production.

La pseudo fonction de production est clairement une construction très artificielle que Robinson utilisa dans le seul but de faire la critique de la théorie néo-classique. Cette fonction permet de comparer des économies isolées en équilibre de longue période. Mais certains économistes qui l'ont utilisée ont laissé l'impression qu'on pouvait se déplacer d'un point à un autre sur cette fonction. L'emphase continue que mettait Robinson sur la différence fondamentale entre les analyses traitant de comparaisons et celles portant sur des changements, de même que son appréciation de la nature très particulière de l'équilibre de long terme furent les caractéristiques principales des écrits des dernières années de sa vie. Nous nous y attarderons ci-après.

6. *Le temps et l'équilibre*

> « Dès lors que l'incertitude attachée aux anticipations qui guident les comportements économiques est admise, l'équilibre cède sa place à l'histoire. » (1974, 48)

Des positions d'équilibre de longue période peuvent être définies sur la base de conditions techniques de production données, l'état de la concurrence, les préférences et les revenus. Elles décrivent des situations où tous les acteurs sur un marché sont dans des positions choisies par eux étant donné les valeurs des paramètres. Les producteurs disposent de l'équipement en capital qu'ils choisiraient d'avoir dans des circonstances normales et leurs usines sont opérées à la capacité de production normale, les prix étant tels qu'ils procurent un taux de profit normal sur l'investissement. La méfiance grandissante de Robinson à l'endroit des analyses qui utilisent des positions d'équilibre comme centres d'attraction des valeurs réelles dans une économie l'a conduit à engager des querelles avec certains de ses alliés dans les controverses du capital. L'orientation de la pensée de Robinson est illustrée dans son article de 1953 sur la fonction de production et la théorie du capital, où elle se montrait critique à l'endroit de la vision néo-classique d'une position d'équilibre de long terme vers laquelle l'économie tendrait à se déplacer au fil du temps[30]. Ce point de vue dépend de façon concrète de l'hypothèse de stationnarité dont la nature très spéciale pour quiconque est préoccupé par l'analyse des événements réels a été signalée par Marshall.

> « Mais dans la réalité... la demande et l'offre ne demeurent pas simultanément inchangées bien longtemps, au contraire, elles changent continuellement; et chaque modification fait varier la quantité et le prix d'équilibre, et déplace alors les centres autour desquels la quantité et le prix tendent à osciller.
>
> Ces considérations soulignent l'importance considérable de l'élément temporel en relation avec la demande et l'offre... la valeur normale ou « naturelle« d'un bien est celle que les forces économiques tendent à déterminer *dans le long terme*. C'est la valeur moyenne que les forces économiques détermineraient si les conditions générales de vie étaient stationnaires assez longtemps pour leur permettre de produire tous leurs effets.
>
> Mais nous ne pouvons prévoir l'avenir avec certitude. L'imprévu peut surgir, et les tendances courantes peuvent se modifier avant d'avoir eu le temps de produire tous leurs effets. Le fait que les conditions générales de vie ne sont pas stationnaires est la cause de plusieurs difficultés rencontrées lorsqu'on applique les doctrines économiques à l'analyse de problèmes concrets » (Marshall 1920, 346-7).

30. La nature atemporelle de l'équilibre de longue période est exprimée avec vigueur dans l'énoncé suivant de Robinson: « L'équilibre de longue période ne se réalise pas à un certain moment dans le futur; il s'agit d'un état imaginaire, dans lequel il n'existe plus aucune incompatibilité » (1965, 101).

Robinson croyait que les anticipations qui guident les décisions d'investissement des entrepreneurs dans un monde où les conditions futures sont indéterminées ne sont pas axées sur quelque chose qu'on peut définir comme des valeurs d'équilibre de long terme. À quelques reprises elle énonça sa position sur cette question en distinguant le temps logique et le temps historique. Ce qui semble être son premier énoncé de cette position se trouve dans l'introduction de 1962 de « A Model of Accumulation ». Considérons un modèle composé d'un ensemble d'équations suffisamment nombreuses pour déterminer les valeurs d'équilibre de toutes les variables. Les équations peuvent déterminer un sentier temporel pour ces valeurs, « mais le temps à travers lequel un tel modèle évolue est une sorte de temps logique et non historique« (1962, 23-4), puisque rien dans le modèle ne peut faire rompre l'équilibre. Comme exemple d'un tel modèle, Robinson présenta son propre exercice sur l'accumulation et la fonction de production dont il fut question dans la section précédente. Pour faciliter la présentation, il était postulé que les anticipations des entrepreneurs sont toujours confirmées par les événements alors que l'accumulation se produit à niveau constant des connaissances techniques, et avec une main-d'œuvre constante. Les perturbations et les erreurs de calculs qui se produisent dans toute économie réelle sont éliminées dans le système « complet » d'équations postulé. La nature du sentier d'équilibre entre deux moments différents peut être déterminée en projetant vers l'avenir à partir des valeurs passées ou en projetant vers le passé à partir des valeurs postérieures. La différence fondamentale entre le passé et le futur dans le temps historique disparaît puisque tous les aspects du futur sont pré-établis par le passé et vice-versa. La question de la « stabilité » d'un tel sentier d'équilibre n'a pas de sens. Si un état réel donné n'est pas situé sur le sentier, alors les équations d'équilibre ne s'appliquent pas et un modèle plus « complet » incorporant l'incertitude et la frustration des anticipations devrait être utilisé.

Un modèle établi en temps historique ne reposera normalement pas en équilibre. Pour construire un tel modèle il faut spécifier les conditions techniques d'une économie et les équations de comportement de ses habitants et ensuite, pour ainsi dire, le projeter dans une situation particulière à un moment particulier dans le temps historique et essayer de le faire fonctionner pour voir ce qu'il advient. Outre les données physiques, la position initiale contiendrait l'état des anticipations (basées sur l'expérience passée ou les croyances traditionnelles). Le système peut fonctionner de façon à favoriser ou ne pas favoriser leur réalisation (1962, 25-6). Ce type de modèles ne fournit pas le grand éventail de résultats précis que procurent les modèles d'équilibre. Cette pauvreté relative reflète les limitations de la théorie économique comme guide aux imbroglios des événements économiques. Ce n'est pourtant que dans le cadre d'un tel modèle que les effets des changements peuvent être analysés en tenant

compte de la frustration des anticipations (1960, 27). Les modèles d'équilibre ne peuvent permettre que des comparaisons entre des états d'équilibre.

Le rejet des modèles d'équilibre comme guides à la compréhension des événements réels se reflète également dans le point de vue de Robinson sur le peu d'importance qu'elle accorde au phénomène de réapparition de techniques (1975c). La discussion de ce phénomène fut menée à l'aide d'une pseudo fonction de production. Comme nous l'avons vu dans la section précédente, cette fonction est construite à partir de la comparaison de différentes économies en régime permanent de croissance. Elles partagent toutes les mêmes connaissances techniques mais elles diffèrent sur le plan des taux d'accumulation et des propensions à épargner. Le but poursuivi par Robinson en élaborant une telle construction était négatif, elle visait à montrer que le concept de productivité marginale du capital n'avait aucun sens. Ayant établi cela elle voulait ensuite abandonner les modèles qui sont construits pour reposer dans des positions d'équilibre de long terme pour en arriver à analyser comme il se doit le processus d'accumulation opérant dans le temps historique. « Dans la réalité, le phénomène de l'accumulation en situation de connaissances techniques données n'existe pas. » (1975c, 39).

Finalement, on doit mentionner que l'emphase mise par Robinson sur l'importance essentiellement négative de l'ouvrage de Sraffa, *Production of Commodities by Means of Commodities*[31], la distingue nettement par rapport à d'autres économistes comme Garegnani (1976, 1979) qui essayait de construire des analyses théoriques sur la base du modèle de Sraffa. La position de Robinson reflète une prudence extrême à l'endroit de toutes les tentatives de rendre trop précis les concepts de longue période (1979b).

7. *Conclusion*

Robinson était une économiste de Cambridge et son œuvre s'inscrit dans la tradition marshallienne. Ses écrits, comme ceux sur la concurrence imparfaite, la théorie de l'emploi et l'accumulation du capital sont motivés par un désir d'enrichir la théorie économique. La grande qualité de ses contributions a été reconnue par notre profession, comme en témoigne l'inclusion de ses articles dans les anthologies publiées par

31. Un changement dans sa position peut être perçu en comparant l'article de 1961 portant sur le livre de Sraffa (1965, 7-14) et d'autres articles (1975c et 1979a). Dans le premier des trois, elle était prête à utiliser le modèle pour considérer les effets des changements sur la part de salaire, bien que même dans ce cas elle signala la nature très spéciale du terme « changement » lorsqu'il est utilisé en relation avec ce modèle. Dans le dernier article, il est clair qu'il n'y a pas de déplacement d'une position à une autre, seulement une comparaison de positions correspondant à différents niveaux du taux de profit (1979a, 5).

l'American Economic Association[32]. Mais on se souviendra d'elle bien davantage à titre de critique de la tendance actuelle à pratiquer une formalisation excessive qui ne tient pas compte de certains éléments essentiels de la réalité économique. Sa forte maîtrise de la théorie économique et sa profonde compréhension de la manière dont elle est construite et manipulée l'ont parfois amené à répéter que « l'Empereur est nu » (1974a, vi). Une étude attentive de ses travaux est susceptible de rapporter beaucoup et de compenser largement pour le temps et les efforts investis. Il y a aussi les qualités personnelles de l'auteur dont il est plus difficile de traiter. Brus et Kowalik rappelaient que leur première rencontre avec Robinson eut lieu en Pologne la journée suivant les événements de juin 1956, où les travailleurs de Gdansk et Poznan s'étaient soulevés contre les autorités et avaient provoqué une riposte sanglante. L'atmosphère était lourde de pensées non exprimées en relation avec les événements et seuls des commentaires vides de sens étaient formulés. Robinson ne pouvait laisser aller les choses sans exprimer le besoin de trouver ce qui s'était passé et le pourquoi. « Jusqu'alors nous pensions que Joan Robinson était une keynésienne de gauche vouée à la confrontation du marxisme avec des questions difficiles. Mais à ce moment-là, elle acquit une autorité morale qu'elle a toujours su conserver. Joan Robinson était une personne qui éveillait les consciences et posait au monde académique des questions troublantes, tant du côté traditionnel que de celui de l'orthodoxie marxiste » (Brus et Kowalik, 1983, 244).

32. Deux articles, « The Foreign Exchanges », et « Beggar-My-Neighbour Remedies for Unemployment », ont paru dans *Readings in the Theory of International Trade* (1950). « The classification of Inventions » fut réédité dans *Readings in the Theory of Income Distribution* (1951), et « Rising Supply Price » fut incorporé à *Readings in Price Theory* (1952).

BIBLIOGRAPHIE

ASIMAKOPULOS, A., 1970, « A Robinsonian Growth Model in One-Sector Notation — An Amendment », *Australian Economic Papers 9,* déc., 171-176.

ASIMAKOPULOS, A., 1976, « Post-Keynesian Growth Theory », in S. Weintraub (ed.) *Modern Economic Thought* (University of Pennsylvania Press : Philadelphia).

ASIMAKOPULOS, A., 1982, « Keynes, Theory of Effective Demand Revisited », *Australian Economic Papers* 21, juin, 18-36.

ASIMAKOPULOS, A., 1983, « Kalecki and Keynes on Finance, Investment and Saving », *Cambridge Journal of Economics* 7, sept. / déc., 221-233.

ASIMAKOPULOS, A., 1984, « Harrod on Harrod : the evolution of « a line of steady growth » » (miméo).

BRUS, W. and KOWALIK, T., 1983, « Socialism and Development », *Cambridge Journal of Economics,* 7, sept. / déc., 243-255.

CHAMBERLIN, E.H. 1948. *The Theory of Monopolistic Competition,* 6e éd. (Harvard University Press : Cambridge).

GAREGNANI, P., 1976, « On a Change in the Notion of Equilibrium in Recent Work on Value and Distribution », in M. Brown, K. Sato, P. Zarembka (éd.) *Essays in Modern Capital Theory* (North Holland : Amsterdam).

GAREGNANI, P., 1979, « Notes on Consumption, Investment and Effective Demand : II », et « A Reply to Joan Robinson », *Cambridge Journal of Economics,* 3, 63-82 et 181-187.

HARCOURT, G.C., 1972, *Some Cambridge Controversies in the Theory of Capital* (Cambridge University Press, Cambridge).

HARROD, R.F., 1937, « Review of *Essays in the Theory of Employment* », *Economic Journal,* 47, juin, 326-330.

HARROD, R.F., 1939, « An Essay in Dynamic Theory », *Economic Journal,* 49, mars 14-33.

HARROD, R.F., 1948, *Towards a Dynamic Economics* (Macmillan : London).

HARROD, R.F., 1970, « Harrod after Twenty-one Years : A Comment », *Economic Journal,* 80, sept., 737-741.

HARROD, R.F., 1973, *Economic Dynamics* (Macmillan : London).

HICKS, J.R., 1932, *The Theory of Wages* (Macmillan : London).

HICKS, J.R., 1965, *Capital and Growth* (Oxford University Press : Oxford).

HICKS, J.R., 1976, « Some Questions of Time in Economics » in A. Tang, F. Westfield, J. Worley (éd.) *Evolution, Welfare and Time in Economics : Essays in Honour of Nicholas Georgescu-Roegen* (Lexington Books : Lexington, Mass.).

KALECKI, M., 1943, *Studies in Economic Dynamics* (Allen, Unwin : London).

KALECKI, M., 1971, *Selected Essays on the Dynamics of the Capitalist Economy, 1933-1970* (Cambridge University Press : Cambridge).

KEYNES, J.M., 1936, *The General Theory of Employment, Interest and Money* (Macmillan : London).

KEYNES, J.M., 1937, « *Ex Ante* » Theory of the Rate of Interest », *Economic Journal,* 47, déc.

KEYNES, J.M., 1973a, *The General Theory and After: Part I Preparation.* Edited by Donald Moggridge. Vol. XIII of the Collected Writings (Macmillan for the Royal Economic Society : London).

KEYNES, J.M., 1973b, *The General Theory and After: Part II Defence and Development.* Edited by Donald Moggridge, Vol. XIV of the Collected Writings (Macmillan for the Royal Economic Society : London).

KREGEL, J.A., 1976, « Economic Methodology in the Face of Uncertainty : the Modelling Methods of Keynes and Post-Keynesians », *Economic Journal,* 86, juin, 209-225.

KREGEL, J.A., 1983, « The Microfoundations of the « Generalization of *The General Theory* » and « Bastard Keynesianism » : Keynes's Theory of Employment in the Long and Short Period », *Cambridge Journal of Economics,* 7, sept. / déc., 331-342.

MARSHALL, ALFRED, 1920, *Principles of Economics,* 8e éd. (Macmillan : London).

ROBINSON, JOAN, 1933, *The Economics of Imperfect Competition* (Macmillan : London).

ROBINSON, JOAN, 1937a, *Essays in the Theory of Employment* (Macmillan : London).

ROBINSON, JOAN, 1937b, *Introduction to the Theory of Employment* (Macmillan : London).

ROBINSON, JOAN, 1937-8, « The Classification of Inventions », *Review of Economic Studies,* 5, 139-142.

ROBINSON, JOAN, 1942, *An Essay on Marxian Economics* (Macmillan : London).

ROBINSON, JOAN, 1956, *The Accumulation of Capital* (Macmillan : London).

ROBINSON, JOAN, 1960a, *Collected Economic Papers,* Volume II (Basil Blackwell : Oxford).

ROBINSON, JOAN, 1960b, *Exercises in Economic Analysis* (Macmillan : London).

ROBINSON, JOAN, 1962, *Essays in the Theory of Economic Growth* (Macmillan : London).

ROBINSON, JOAN, 1963, *Economic Philosophy* (Aldine Publishing : Chicago).

ROBINSON, JOAN, 1965, *Collected Economic Papers,* Volume III (Basil Blackwell : Oxford).

ROBINSON, JOAN, 1969a, *The Economics of Imperfect Competition,* 2e éd. (Macmillan: London).

ROBINSON, JOAN, 1969b, *Introduction to the Theory of Employment,* 2e éd. (Macmillan: London).

ROBINSON, JOAN, 1970, *Freedom and Necessity* (George Allen & Unwin: London).

ROBINSON, JOAN, 1971, *Economic Heresies* (Basic Books: New York).

ROBINSON, JOAN, 1973, *Collected Economic Papers,* Volume IV (Basil Blackwell: Oxford).

ROBINSON, JOAN, 1974, « History versus Equilibrium », *Thames Papers in Political Economy,* reprinted in Robinson 1980, 48-58.

ROBINSON, JOAN, 1975a, « Introduction 1974 » to *Collected Economic Papers* Volume II, 2e éd. (Basil Blackwell: Oxford).

ROBINSON, JOAN, 1975b, « Introduction 1974 » to *Collected Economic Papers,* Volume III, 2e éd. (Basil Blackwell: Oxford).

ROBINSON, JOAN, 1975c, « The Unimportance of Reswitching » and « Reswitching: Reply », *Quarterly Journal of Economics,* 89, 32-39 et 53-55.

ROBINSON, JOAN, 1978a, *Contributions to Modern Economics* (Basil Blackwell: Oxford).

ROBINSON, JOAN, 1978b, « Keynes and Ricardo », *Journal of Post Keynesian Economics,* 1, automne, 12-18.

ROBINSON, JOAN, 1979a, « Misunderstandings in the Theory of Production », *Greek Economic Review,* 1, août, 1-7.

ROBINSON, JOAN, 1979b, « Garegnani on Effective Demand », 3, 179-180.

ROBINSON, JOAN, 1980, *Collected Economic Papers,* Volume V (Basil Blackwell: Oxford).

SAMUELSON, PAUL A., 1966, « A Summing Up », *Quarterly Journal of Economics,* 80, nov., 568-583.

SHACKLE, G.L.S., 1967, *The Years of High Theory* (Cambridge University Press: Cambridge).

SRAFFA, PIERO, 1926, « The Laws of Returns Under Competitive Conditions », *Economic Journal,* 36, déc., 535-550.

SRAFFA, PIERO, 1960, *Production of Commodities by Means of Commodities* (Cambridge University Press: Cambridge).